

Histoire nationale vs histoire universitaire

Fonctions différentes, conflits inévitables.

L'histoire nationale et l'histoire universitaire remplissent des fonctions distinctes, ce qui explique les tensions récurrentes entre elles. L'histoire nationale vise à construire un récit commun, à créer un sentiment d'appartenance et à renforcer l'identité d'un peuple. Au Québec, elle s'appuie sur des événements et des symboles capables de mobiliser les citoyens autour de leur mémoire collective. La conquête britannique de 1760 est présentée comme un moment fondateur de la résistance et de la survie francophone. La Rébellion de 1837-1838 illustre la volonté d'autonomie politique et culturelle, tandis que la Révolution tranquille des années 1960 symbolise la modernisation et l'affirmation du Québec. Ces repères, simplifiés et hiérarchisés, servent à légitimer l'idée d'un Québec indépendant et à transmettre aux générations un sentiment d'unité et de continuité.



Exemple d'archives mobilisatrices :

Les journaux et pamphlets de 1837-1838, comme *Le Canadien* ou *La Minerve*, constituaient à l'époque des outils pour diffuser l'idée de résistance et d'autonomie politique, façonnant la mémoire collective des Canadiens français.

L'histoire universitaire privilégie la méthode, l'analyse critique et la nuance. Elle cherche à comprendre les événements dans leur complexité, en exposant ambiguïtés et contradictions. Gérard Bouchard, dans *Histoire des peuples du Québec* (2015), montre que les relations entre francophones et anglophones comportaient de multiples coopérations économiques et sociales, souvent ignorées dans les récits nationaux. Michel Ducharme dans *Le concept de survivance* (2014) critique le mythe de la survivance pour son simplisme et son accent sur la victimisation, tout en reconnaissant son rôle mobilisateur dans l'histoire populaire. Fernand Dumont rappelait que l'historien universitaire doit « *examiner le passé avec les yeux de la société contemporaine, mais sans jamais confondre jugement et vérité* » -- Introduction à la pensée québécoise (1972).

Citations universitaires :

« *La survivance a souvent été interprétée comme un récit linéaire de souffrance et de résilience, alors que la réalité était faite d'interactions complexes avec l'anglophone et l'État canadien* » – Michel Ducharme, *Le concept de survivance* (2014).

Le conflit entre ces approches est inévitable. Un récit national mobilisateur peut apparaître comme réducteur ou mythique pour le chercheur. Inversement, une historiographie critique peut sembler démobilisatrice pour les citoyens qui cherchent des repères identitaires. En Suisse, l'enseignement de la guerre de 1798 montre à la fois la construction d'un État fédéral et les conflits internes entre cantons, illustrant comment un récit national peut coexister avec la complexité historique. Au Québec, le mythe de la survivance reste un outil symbolique puissant pour comprendre la culture francophone, même si les universitaires soulignent ses limites et ses simplifications.

Exemple concret québécois :

Les commémorations du 24 juin, la fête de la Saint-Jean-Baptiste, utilisent des symboles et des discours qui renforcent l'unité francophone et la mémoire nationale, tout en étant étudiées par les historiens pour comprendre leur évolution et leur construction politique au fil du temps.

Pour l'indépendance, il est crucial de comprendre que l'histoire nationale et l'histoire universitaire sont complémentaires. L'une mobilise et légitime, l'autre critique et nuance. Les citoyens et futurs décideurs doivent savoir naviguer entre ces deux fonctions pour construire un État-Nation conscient de son passé, capable de se projeter dans l'avenir et de mobiliser ses forces sans tomber dans la simplification ou la manipulation. L'équilibre entre fierté et honnêteté historique, entre récit mobilisateur et analyse critique, constitue un pilier d'une citoyenneté mature et d'un projet souverain crédible.

Louis-Martin Carrière